

lapageblanche
mars/avril(2003)numéro(25)

2

es domingo
y nos acomodamos como esclavos
en un barco de tratantes
declamando toxicomanias ejemplares
el delicioso estupro
la resurreccion del escándalo
el mal
los clavos en las encías
y la paz
como un carton mojado
en medio de la calle

2

c'est dimanche
nous nous installons comme des esclaves
dans un bateau négrier
proclamant les toxicomanies exemplaires
le stupre délicieux
la résurrection du scandale
le mal
les clous dans les gencives
et la paix
comme un carton humide
au milieu de la rue

Rita Indiana Hernandez

Extrait de « Brujalata »

Traduction : Santiago Molina, Pierre Lamarque

Littérature et critique ou littérature vs. critique

I

J'ai des difficultés à m'expliquer toutes les séquences qui constituent l'acte critique. (Il faut dire que ce sont des questions que je me pose après avoir écrit pas mal d'articles et d'études critiques ; et que ce sont des questions sans aucune... utilité : je ne connais pas de critiques qui aient exprimé des doutes de la même nature...). Le plus important me paraît être le problème de l'*objet* de l'examen critique. Pour ne pas compliquer les choses, il s'agit du fait que l'œuvre littéraire ne peut être... touchée (non plus par le critique...), qu'elle n'a pas de matérialité, qu'elle ne peut pas être quantifiée, abordée avec des instruments de mesure... Quel est, donc, l'objet de l'examen critique...? Le roman, la nouvelle, la poésie – me donnera-t-on tout de suite en réponse réflexe. Seulement... le roman, la nouvelle, la poésie, en un mot n'importe quelle œuvre littéraire, n'existe pas comme telle, elle est toujours *interprétation, création*, résultat d'un procès de sentir et de réfléchir vécu par le lecteur... dans la conscience du lecteur. Bien sûr, on peut faire un inventaire des « réalités » littéraires... : le lexique, la récurrence des mots, les rimes, les rythmes, la construction des propositions, des phrases, l'arsenal d'images, etc. Tous ces éléments, bien

que faisant partie de l'œuvre, bien que compris dans le fait littéraire, ne sont quand même pas la littérature. C'est là la confusion des structuralistes, des poéticiens et de tous les autres de la même farine qui considèrent seulement les aspects formels des écrits artistiques et qui font confusion entre l'œuvre littéraire et le matériel linguistique de celle-là... D'après leur (fausse !) conviction, en mesurant les éléments linguistiques des poésies, des proses, etc., en faisant l'inventaire des figures, du lexique, des rythmes, etc., on arrive à une description complète et compétente des œuvres (une fois partis sur cette voie, on peut même établir des règles valables pour la construction artistique – et avec de telles règles on pourrait, disons, apprendre à... concocter de la littérature – ce qui est, quand même, une pure bêtise...)

Si ces éléments jouèrent un rôle dans la construction littéraire, ils sont loin de déterminer la condition littéraire d'un texte... Le plus éclairant dans ce sens c'est le fait que tous les procédés techniques qu'on trouve dans les écrits artistiques sont présents dans le même temps dans les textes... non littéraires. On les trouve dans les textes des chansons les plus stupides... ; ou dans les jeux de mots de la rue ; on les retrouve aussi dans les textes publicitaires... ; ou dans les naïves et plates oraisons familières... Les métaphores, les anacoluthes, les rimes sont retrouvées dans les réclames, qui en sont pleines, et aussi dans tant de textes sans aucune valeur littéraire. Cela veut dire que pour avoir de la littérature on a besoins de figures (tropes, particularités de la forme et autres), sans pouvoir prétendre que l'existence de ces figures est tant peu que ce soit un signe de littérrarité, du caractère littéraire... L'œuvre littéraire n'est pas les éléments qu'elle

contient et qu'on peut mesurer. Elle est l'effet de fonctionnement de tout cette chimie... L'œuvre c'est l'image composée dans la tête de chacun après la lecture d'un texte littéraire. Une image créée par tout lecteur, image « déterminée » par le texte, sans doute, mais qui n'est aucunement « la copie » du texte. Cette caractéristique du fait littéraire implique l'idée de la partition musicale... et de l'interprétation de cette partition. Chaque personne a une capacité personnelle d'inventer l'œuvre, et sans règles fixées...

C'est pour ça qu'il y a, on a, une si large gamme d'interprétations pour le même roman, pour la même poésie... Chacun a récréé dans sa manière la partition qu'on lui propose, d'après son niveau intellectuel, son éducation, son expérience artistique... Il y a beaucoup de choses à dire sur ce qui détermine l'interprétation de chaque lecteur – mais je ne me suis pas proposé d'en parler ici...

Si chacun a sa représentation du texte, la question sur l'« objet » du travail critique n'apparaîtra peut-être plus si hardie. Parce que, quand un commentateur écrit sur un livre de littérature, il cherche à nous faire basculer dans sa représentation de ce livre ; il ne peut pas nous livrer le... livre... , seulement une interprétation... Bien sûr, comme je l'ai mentionné déjà, on peut faire des études quantitatives très exactes, sur le nombre de syllabes, sur l'accent rythmique, sur les images, etc., des études vraiment... « objectives », mais qui n'ont rien à faire avec la littérarité du texte...

Je laisse pour le prochain numéro d'examiner les possibilités qu'a un critique de nous présenter et de juger un bouquin littéraire...

Constantin Pricop

la page blanche

mars/avril(2003) *numéro*(25)

simple poème 03

Extrait de « *Brujalata* »
de Rita Indiana Hernandez

éditorial 04

Littérature et critique ou
littérature vs. critique (I)
par Constantin Pricop

poète de service 06

Rita Indiana Hernandez
Présentation par Jean-marie Scrive Loyer

moment critique 29

Le siècle avait soixante ans
par Marcos Winocur

ensemble 33

Arbres
par Sophie Bykovsky

séquences 35

Domaines de l'apprenti
par Santiago Molina

poète du monde 37

Trois musiques de Paul Celan ...
à plusieurs mains...

e-poésies 40

Veronica Corcodel
Isabelle Servant
Sophie Bykowski
Pierre Lamarque
Catherine Raucy
Stéphane Méliade
Hervé Chesnais
Ludovic Bablon

S o m m a i r e

p o è t e d e s e r v i c e

Rita Indiana Hernandez

RITA INDIANA HERNANDEZ est née le onze juin 1977. Du haut de son quart de siècle, elle promène sur sa ville natale, Saint Domingue, un regard noir; ou plutôt noir et blanc, comme un vrai-faux vieux polar argotique de série B, passé à l'underground comme au mixeur. Quand je dis: du haut de... je pense à sa stature de Giacometti surmontée d'une petite tête d'oiseau, de proie, si ce n'étaient une lueur de tendresse noctambule et une ombre de perpétuelle inquiétude. Ici, les gens se mesurent en pieds; Rita en compte 6 et demi, ce qui semble lui garantir un redoutable pouvoir de déambulation. Autant dire qu'elle ne répond en rien aux canons de la beauté caraïbe et qu'elle en tire une fierté d'échassier dédaignant le menu fretin. Loin des canons, elle n'en traîne pas le boulet. Et c'est aussi le cas de sa démarche d'écrivaine.

RITA I. HERNANDEZ a commencé à écrire, pour de vrai, vers dix-huit ans, ce qui semble exclure une enfance prodige. Il faut signaler cependant que, dans le contexte de la République Dominicaine, où se frayer un chemin vers la littérature prend du temps, elle peut-être considérée comme un auteur précoce. Elle est publiée très tôt, dans son pays, par la revue *Vetas*. Et ses premiers textes sont repris dans une anthologie narrative latino-américaine: *Lineas Aereas* (Lignes Aériennes), aux éditions *Len-guas de trapo*, Madrid, 1999. Elle a publié jusqu'ici trois titres principaux, dans des conditions artisanales qui s'apparentent au compte d'auteur: *Rumiantes* (Ruminants); *La estrategia de Chochueca*; *Ciencia Succion*. Avec ses derniers contes inédits, elle a fabriqué un montage théâtral: *Puentes* (Ponts), présenté récemment dans une salle du théâtre national, dont il a bousculé le public volontiers conformiste.

RITA I. H. (insistons sur le prénom, maintenant que nous la connaissons un peu mieux) proclame volontiers ses aversions littéraires, aux premiers rangs desquelles la chilienne Isabel Allende, l'espagnol Camilo José Cela et le dominicain Tony Raful, aujourd'hui secrétaire d'Etat à la Culture. A la question sur ses auteurs préférés, elle oppose un silence mystérieux. Elle prétend avoir peu voyagé mais elle a tout de même visité, en dépit de son jeune âge, le Mexique, l'Espagne, la France, les Etats-Unis et Cuba. Cette impression de ne jamais quitter assez le pays est relativement répandue chez les dominicains en général, un peu plus chez les artistes, un peu plus encore dans les jeunes générations. Syndrome d'insularité ? Rita avoue qu'elle ne supporte pas très longtemps de ne pas pouvoir sortir vers cet

espace pluriel et flou que le langage populaire désigne comme « los paises », c'est à dire « les pays », ce qui laisse à penser que le pays de départ n'en est pas vraiment un, opinion que Rita partagera volontiers. En attendant quand on lui demande de quoi elle vit, elle répond féroce qu'elle met à contribution ses ennemis, pour ne pas laisser ses amis.

Elle a très envie d'écrire un roman à l'eau de rose, à sa façon, probablement avec les épines.

Jean-Marie Scrive Loyer

Les hélices du parti

Hier
peut-être bien sur le coup de midi
le bruit pierreux des pales d'un hélicoptère me réveilla

il passait en mâchant quasiment
un morceau des persiennes de ma chambre
j'ai ouvert les yeux et j'ai dit c'est la guerre !
j'ai fermé les yeux et me suis rendormie

l'hélicoptère de l'armée dominicaine
est revenu passer tout près, prétendant veiller sur moi
obstiné, géant
comme un cétaqué du pays du fer

je me suis précipitée au salon quasiment sans toucher le sol
j'ai su la date
16 août
confirmé l'heure au téléphone
568 2222
parce que ça fait un bon moment
que j'ai perdu toutes mes horloges

la télévision ouvre sa bouche
quadrillée et satanique
et là dans son cul de verre
c'est le nouveau président
vêtu de blanc
l'écharpe de travers
comme sont les aguacates, les bananes, le manioc
en travers dans le plat d'un bouseux du caimito
avec le visage d'un gosse
quand il ouvre les yeux un 25 décembre et qu'il vit
dans le quartier d'arroyo hondo

la vice-présidente à son côté
folle de prendre la main de son camarade de parti
ou autre semblable niaiserie
que nous les femmes faisons tout le temps
quand nous sommes heureuses
apeurées
et que sonnent les cloches d'une église

hyppolite entre dans la cathédrale
l'état et l'église se donnent de la langue en public
l'officiant avec sa couronne
les gens en blanc du parti
soulevant de petits éventails improvisés de papier
blancs aussi
on est en août
c'est indécent d'imaginer la chaleur
que doit subir le nouveau président
mal à l'aise dans son nouveau fauteuil
la vice-présidente mal à l'aise à côté de lui
personne ne rit personne ne pleure
les visages sont comme des chewing-gums neufs
encore dans leur emballage sécurisé double bubble
lourds sous les calvities et les coiffes aérodynamiques
des dames
le palace, son poitrail orange de prince colonial

l'hélicoptère fait du zèle
la cathédrale est pas loin de chez moi
les toits de la zone sont pleins de militaires
sombres
comme des petits bonshommes téléguidés sur une maquette mal
foutue
la rue est vide
en ce moment, dans cette ville
c'est la cathédrale ou l'écran
qui retransmet le leader en blanc
en train d'écouter un prêtre remercier
Dieu
pour tellement de choses
celles qui viennent
celles qui depuis toujours planent au-dessus des têtes
de ce peuple jubilatoire et apprivoisé
comédie

je me mets debout
en étirant des tendons qui n'ont pas sauvé Achille
comme si j'étais sur le point de m'envoler

et je pense à Peèda dans son coffre de mort
 tout seul
 sans cloches
 sans parti
 sa robe de lin blanc défaite dans la bouche d'un ange
 mangé des vers
 mais surtout
 sans hélicoptère pour le tirer du sommeil le plus
 parfait
 et maintenant réveillée
 dans ma maisonnette
 soleil à grands seaux sur l'île et ses fantômes
 je commence à pleurer comme une fontaine
 tandis que de ma bouche
 sortent une à une déliées
 les lettres de l'hymne national
 comme des petits bateaux de papier blanc
 blanchissime.

Dans le nom

Tous les matins
 devant l'église de Los Prados
 on voit assis sur un cageot
 un fou qui s'appelle il s'appelle
 depuis le temps qu'il se prend pour un jardinier
 les curés de la paroisse en ont fait un illuminé
 payé par la pitance d'une marmite de cantine
 pour qu'il s'occupe des immenses patios qui entourent le temple

à côté des chiens galeux du passage
 il y a un petit lit que s'est fait lui-même il s'appelle
 avec des journaux souillés de merde
 un carton en guise d'oreiller

plante des graines il s'appelle
 verse de l'eau il s'appelle
 passe le râteau il s'appelle
 éclaircis l'herbe il s'appelle

aux gens qui passent le matin devant l'église
 avec une auto de marque toyota parce qu'elles sont plus solides
 et plus rapides vers les collègues et les bureaux de banque
 les yeux rougis

il s'appelle
dit au-revoir sans ouvrir la bouche
et les gens lui demandent en criant
comment il s'appelle
et lui répond
qu'il s'appelle il s'appelle
et les gens
tellement avides de fous
s'estiment satisfaits
qu'il s'appelle
il s'appelle comme n'importe quel jour de l'année
parmi ceux dont dispose l'église catholique, y compris
les divers saints d'un même jour
par exemple saint barnabé
sainte rita de casia le 22 mai
quand ces jours-là nul ne fête son saint à personne
à moi par exemple
il s'appelle
pour revenir à mon propos
il s'appelle
comme un jour quelconque de l'année
parmi ceux dont dispose l'église catholique
et c'est tant mieux
pour brûler calvinistes, alchimistes, docteurs,
épouses nymphomanes du diable, vierges qui suaient
vert et crachaient le feu,
luthériens, esclaves, créateurs de merveilleuses sectes
pour qui dieu était un fruit ou une gemme
selon

il s'appelle
pour lui c'est clair
comme une histoire de jours et d'église
soulevant le tronc et les branches de son corps
et le bandeau d'un journal encore collé à la crasse de la jambe
ou au bout du chewing-gum bleu du pantalon
va recevoir ses ordres

il fait la poubelle il s'appelle
il s'appelle cherche la poussière où il n'y en a pas
ça plait à il s'appelle cette si blanche propreté
anesthésiante
et ça plait aux curés aussi
il s'appelle

moi
quelquefois quand je passe par là

en donnant des coups de soulier dans un cageot
 depuis quatre pâtés de maisons
 je regarde il s'appelle
 et il s'appelle me renvoie
 mon regard
 et moi qui ne sais comment il s'appelle s'appelle
 bref comment vraiment il s'appelle
 je le lui demande
 comment il s'appelle
 il s'appelle il s'appelle

Illumination

Je suis en train de devenir poussière
 de sentir comme tout évolue dans le vide
 comme tout s'interprète
 c'est d'autres choses que je cherche
 la mer est si lointaine
 la mer n'existe pas
 elle vole
 la rue est déserte
 personne derrière les appareils et les miroirs
 nous sommes seuls
 et cette solitude nous remplit le giron
 de poupées chauves tétanisées
 quelqu'un meurt dans le périmètre de mes affects
 et renaît
 dans un cimetière de fleurs et de vis en plastique
 c'est une femme géante qui écrit maintenant
 et touche le matin de sa langue sucrée
 depuis le lit de mon amant
 qui est un oracle
 le monde me fut révélé
 en sa complexe simplicité
 la gourmandise des menteurs la fausseté
 le déchaînement
 à travers du charbon dilué
 j'ai découvert
 l'avènement des nouveaux idiomes
 j'ai vu comme l'électricité c'est tout
 et comme tout
 s'éboule en roulant
 Newton se mange les masques
 et la raillerie des dieux

uniques masques éternels
c'est à dire
immortels
aujourd'hui
par moments un vers
invisible
puissant
survole la ville fortifiée
comme un hélicoptère ruminant
et se baise lui-même
ses blessures
et s'endort dans les déchets
couleur pistache
du petit matin
bouche fermée je reçois le pain quotidien
je ne dis pas merci
je ne me rappelle pas le pain mangé
je savoure la paix blanchâtre
une seconde
et je rêve
aux champs de blé qui parcourent
sous d'autres latitudes
l'univers
parce que si je mourrais aujourd'hui
j'ai déjà tout résolu
je me changerais en antenne
verticale inspiration de tout le corps
recevoir
toucher le ciel et ses entrailles
pleines de signaux clandestins
comme une arme de gros calibre
contre le mystère
j'ai peur
c'est la seule absolue vérité
ma tête a depuis longtemps perdu ses instruments
mes yeux enterrent tous les jours
le rêve de quelque ancien charmeur de serpents
il nous faut démanteler la comédie
la pudeur est le maudit blason de notre humanité
et nous devons cela à la sorcière qui nous a révélé
le sens des rues au dos d'un chèque
nous sommes arrivés
nous avons conquis
l'empire du bifteck-bolide
la sciure de la routine et le mot vide
nous sommes super amis, nous sommes des avions en fuite
pour où ?

Le walkman à lezama lima

je sors
 en essorant ce qui
 après la mort de Dieu
 m'est resté
 visages amovibles
 cimetières d'yeux
 confettis de rues par milliers
 cassettes sous cellophane
 c'est du souvenir qui ne cède pas
 en sortant, en flairant, en écoutant
 en-che-mi-nant la nuit
 qui ignore la taille de son squelette
 en cheminant la ville au gérondif
 qui ignore ses militants
 il est difficile de radoucir ses pieds
 sur l'accélérateur d'une
 auto
 et de défier le piéton et la marchande
 avec son vêtement en papier de verre
 papier transparent
 souriant
 difficile de se curer les fosses nasales éparpillées sur le
 trottoir
 en pompant
 les fosses à purin des meilleurs esprits de la ville
 marteaux piqueurs d'estomacs
 enfants qui bâtissent des engins de torture
 tours de contrôle sonore
 fourmilières kilométriques ébouyant les maisons
 du Naque
 dans le plus bref silence
 c'est difficile d'être dauphin
 par ces temps
 qui fracassent la tête
 des élus
 ces temps qui se regardent dans la glace
 et se font signent d'une main pourrie
 tenant un walkman
 ici le piéton rit de la marchande
 et la cassette et la cadence
 et la conscience des assidus
 tout ça tient à une batterie de piles
 qui fait
 tac taz

Témoignage

Je suis
la seule à avoir vu
l'embryon d'apocalypse
qui en tête de pont
tel un graffiti
me représente ointe
et décomposée
clouée par une épée phosphorescente
baptisée d'acier mou
je suis ta mami hôtesse de l'air miss de
la passion du christ roi
la notion d'oisiveté au plus haut degré
la cigogne maigre mâcheuse de gomme
la stratège aux pieds plats
la qui je suis et serai for ever and ever
l'infectée à mort de concours
télévisés, carnivals du tiers-monde
cherchant la vérité
dans les décharges de la noblesse citadine
entre les petites pattes richardes des blattes des
salons de beauté

la nuit vient à ma rencontre
solennellement défaite
doigts cassés de tant frapper aux portes
et aux montants des grues
qui dressent dans le ciel les phallus de la ville

la prophétie a dit que j'en
viendrais à combattre la vermine
des obèses semainiers et des stèles comme des soleils
éclatant la tête des
gens
tels des fruits
broyés au marteau

les chiens de la rue
ceux de mon domaine
sales comme les marquises de Naco
sont au courant de ma venue
depuis des siècles

je suis la mère
mes rejetons vagabondent dans l'inconscient trujillien
je suis celle qui enfonce le doigt dans la plaie

je suis la plaie ouverte depuis les années 70 dans la face
livide de Trujillo-Ville
je suis la bête en peluche
je suis la xe et le ver qui enquête
je suis le flamboyant solitaire qui accueille
les indigents
pauvres bougres tendant leur cul
pour une boite de boisson fraîche

voilà la vérité
je suis la bougie qui te fraie le chemin
la vilaine chienne de ciment aux quatre pattes en l'air
la femme que je ne serai pas
je suis une chose très mienne
personne pour comprendre cette solitude ?

venez
enfouissez-moi toute sous la route
où mille blanchâtres champignons couvriront mes fesses
mortes de main de magie
cette magie mère d'enfants comme moi
qui envahissent la nuit dominicaine perchés dans
la drogue que le coco secrète à la pleine lune
venez
mangez de mon corps
avant que le temps qui est une tombe n'y passe
sa gilette
et que des peigne-culs ne calculent combien après moi
viendront braquer leur prunelle sur une photo déteinte
en présence de ma gloire en pampers

venez
emmenez du parfum
la chair de mon miroir
est habitée de fièvres esquimaudes
que la cité grimpe sur mes reins
et nous ne ferons qu'une
seule chose mienne

bénie barbare golden
golden douce baby bitch
golden carosse de loterie Knorr
destin golden d'inopérant
et béni soit don golden Manuel del Cabral, fou lancé
nu à la poursuite d'un vers
pleurons comme je pleure sur son cas

ensuite une prière
ensuite une vision
saint michaël jordan volant dans l'air du Stade
Ozama

viens me voir viens dépêche
toutes les mobylettes se font piper les dés
de la chance à la vitesse de la malice
d'un habitant du bourbier
je suis l'étoile des chiens insomniaques
Cibao devenu grand comme un entrepôt
de pierres à manger
Sud qui n'est plus qu'un accent de chien
Est désert de gens qui sont morts et mijotent
dans une cocotte en forme de diamant
le tout parmi les hurlements
de l'homme-chien
un mutant qui cache dans ses poches
secrètes
les puces du mal
mort à petits crocs
rongeuse d'os
mort enragée that we will allways will be
l'homme-chien calcule son propre poids en regardant
l'obélisque
des échafaudages de cartons par-dessus ses reins
hâtant l'apocalypse du patio
elle aussi de mon invention
car tout ce qu'il y a dans cette métropole est à moi
j'ai tout nommé
j'ai tout été
marionnette à la radiotélévision dominicaine
dominicaine émigrée pour un concert de vickianna
candidate malheureuse aux concours de beauté
idiote numéro huit
promise endimanchée sous Baldaguer
pute, vieille
chienne
pauvre golden
baba
moi
à moi les pouvoirs
de lourdaud devenu pokemon
à moi les sans nom
les sans anniversaire
les sans poulets génétiques
les sans réchaud pour me faire un café

les sans nom
 les sans golden
 moi
 celle qui attend ses frères sous une couette tricolore
 qui n'est pas la patrie
 mais autre chose d'alcoolisé
 par des restes et la discovery channel
 moi
 la fervente admiratrice de Tonio
 l'étoile des chiens qui virevoltent comme
 les papillons cannibales de la ferraille
 celle qui batifole en compagnie de maquereaux, gigolos
 fils à maman
 que je ne suis pas
 celle qui voit combien dépecée la ville continue
 d'avoir besoin
 de ses noms anciens

quelqu'un qui vienne encore ?
 pourquoi donc personne ne décroche son téléphone ?
 le répondeur est une trace de monstre

s'il vous plaît venez
 me libérer de cette île à la mine balafnée
 qui ne se souvient pas de ses avortements

je reviens à moi une fois de plus
 enfance de la chance cybernétique
 fine crasse de catholicisme light

jouant mon va-tout
 dans le cœur du ciel caraïbe
 avec l'ouragan final
 qui passera sans pitié toutes les portes

l'ouragan
 qui est une araignée métallique
 à huit dévidoirs dorées
 je le pose dans ma main
 ma main est l'île et
 comme toujours
 elle est si belle.

Las helices del partido

Ayer

serian las doce del mediodía
el aleteo pedregoso de un helicóptero me despertó

pasaba casi mordiendo
un pedazo a la persiana de mi cuarto
abrí los ojos y dije guerra!
cerré los ojos y volví a dormir

el helicóptero del ejército dominicano
volvió a pasar cerquísima pretendiendo mi vigilia
necio, gigante
como un cetaceo del país del fierro

me lancé a la sala casi sin tocar el suelo
supe la fecha
16 de agosto
confirmé la hora en el teléfono
568 2222
porque desde hace mucho tiempo
que perdí todos mis relojes

la televisión abre su boca
cuadriculada y satánica
y allí en su culo de vidrio
está el nuevo presidente
vestido de blanco
la banda terciada
como se tercián los aguacates, los plátanos, las yucas
sobre el plato de un mocano en el caimito
la cara como la de un niño
cuando abre los ojos un 25 de diciembre y vive en
arroyo hondo
la vice a su lado
loca por agarrarle una mano a su compañero de boleta
o hacerle cualquier otra tontería
de esas que hacemos las mujeres todo el tiempo
cuando estamos felices
asustadas
y suenan campanas en una iglesia

hipólito entró en la catedral
el estado y la iglesia dándose lengua fiente a la gente
el oficiante con su corona

el público del partido de blanco
sosteniendo pequeños abanicos improvisados de papel
también blancos
es agosto
es indecente imaginarse el calor
que aguanta el nuevo presidente
incómodo en su nueva silla
la vice a su lado incómoda
nadie ríe, ni llora,
las caras como chicles nuevos
todavía en el seguro empaque de un doble buble
pesado sobre las calvas y los peinados aerodinámicos
de las doñas
el palacio y su pecho anaranjado de príncipe colonial

el helicóptero se esmera
la catedral está cerca de mi casa
los techos de la zona están llenos de militares
oscuros
como muñequitos a control remoto sobre una maqueta mal
hechà
la calle está vacía
en este momento, en esta ciudad
es la catedral o la pantalla

que reproduce al líder blanco
escuchando a un sacerdote dar las gracias
a Dios
por tanto
por lo que viene
por lo que desde siempre se cierne sobre las cabezas
de este jubiloso y manso pueblo
la comedia

me pongo de pie
estirando los tendones que no salvaron a Aquiles
como si fuera a salir volando
y pienso en Peña en su caja de muerto
solo
sin campanas
sin partido
la ropa de lino blanco deshecha en boca de un ángel
gusanoso
pero sobre todo
sin helicópteros que lo despierten del sueño más
perfecto
y ya despierta

en mi casita
el sol a cubetazos sobre la isla y sus fantasmas
comienzo a llorar lágrimas grandes
mientras de mi boca, sueltas
salen una a una
las letras del himno nacional
como barquitos de papel blanco
blanquísimo.

En el nombre.

Todas las mananas
trente a la iglesia de Los Prados
hay sentado en un cajón
un loco que se llama se llama
desde hace tiempo viene a hacer de jardinero
los curas de la parroquia le han estado iluminando y
le pagan con comida en una olla de cantina
para que les cuide los patios enormes que rodean el templo

junto a los perros sarnosos del callejón
hay una camita que se ha hecho el mismo se llama
de periódicos sucios de mierda
y una almohada de cartón

planta semillas se llama
échales agua se llama
pasa el rastrillo se llama
limpia la hierba se llama

La gente cuando pasa en las mananas por enfrente de la iglesia
con el carro marca toyota por que son más duros
raudos hacia los colegios y las cajas de los bancos
con los ojos enrojecidos
se llama
dice adiós sin abrir la boca
y la gente le grita
cómo se llama
y él responde
se llama se llama
y la gente
tan ávida de locos
se siente contenta
se llama

se llama como cualquier día del año
 de los que la iglesia católica dispone, incluso con
 varios santos en un mismo día
 san bernabé por ejemplo
 santa rita de casia el 22 de mayo
 cuando nadie felicita a nadie en los días de su santo
 a mi por ejemplo
 se llama
 volviendo al tema
 se llama
 como cualquier otro día
 de los que la iglesia católica dispuso
 y muy bien
 para quemar calvinistas, alquimistas, doctores
 ninfómanas casadas con el diablo, vírgenes que sudaban
 verde y escupían fuego
 luteranos, esclavos, creadores de sectas maravillosas
 en las que dios era una fruta o una gema
 por ejemplo

se llama
 teniendo esto claro
 lo de los días y la iglesia
 lavanta el tronco y las ramas de su cuerpo
 y todavía con un pedazo del listín diario pegado a la
 mugre en la pierna
 o a un pedazo de chicle azul en el pantalón
 va a recibir su comando

se llama saca la basura
 se llama busca el polvo donde no lo hay
 a se llama le gusta ese limpio tan blanco
 anestesiador
 a los curas también
 se llama

yo
 que a veces paso por allí
 pateando con el zapato una cajita
 desde cuatro cuerdas atrás
 miro a se llama
 y se llama me devuelve
 la mirada y yo que no sé como se llama se llama
 o sea como de verdad se llama
 le pregunto como se llama
 se llama se llama

Iluminacion

Me estoy convirtiendo en polvo
sentir como todo evoluciona en el vacío
como todo interpreta
son otras cous las que busco
el mar está tan lejos
el mar no existe
vuela
la calle está desierta
no hay nadie detrás de los espejos y los aparatos
estamos solos
y esta soledad nos llena el regazo
de acalambradas muñecas calvas
alguien muere en el perímetro de mis afectos
y renazco
en un cementerio de flores y tornillos de plástico
es una mujer guante la que escribe ahora
y toca con su lengua azucarada la mañana
desde la cama de mi amante
que es un oráculo
se me ha revelado el mundo
en su compleja simplicidad
la falsedad la gula de los mentirosos
el desenfreno
a través del carbón acuoso
he descubierto
la noticia de los nuevos idiomas
vi como la electricidad
es todo
y como todo
se desmorona rotando
a las máscaras se las come Newton
y la burla de los dioses
que son las únicas máscaras eternas
que es como decir
que son inmortales
hoy
de vez en cuando un verso
invisible
poderoso
sobrevuela la ciudad amurallada
como un helicóptero rumiante
y se besa el mismo
has heridas
y se duerme en los desperdicios
color pistacho

de la madrugada
recibo el pan de cada día con la boca cerrada
no doy las gracias
ni me acuerdo del pan después de comido
saboreo la blancuzca paz
en un segundo
y sueño
con los campos de trigo que recorren
en alguna latitud
el universo
porque si muriera hoy
ya todo lo tengo resuelto
me convertiría en antena
una vertical inspiración en todo el cuerpo
recibir
tocar el cielo y sus entrañas
llenas de señales clandestinas
como un arma de extra calibre
contra el misterio
tengo miedo
esta es la única verdad absoluta
mi cabeza hace tiempo que perdió sus instrumentos
mis ojos sepultan todos los días
el sueño de algún antiguo fascinador de culebras
debemos desmantelar la comedia
et pudor es el blasón maldito de nuestra humanidad
le debemos a una bruja que nos revela
el sentido de las calles en el reverso de un cheque
hemos llegado
hemos conquistado
el imperio del bistec-bólido
la carcoma de la rutina y la palabra vacío
somos superamigos, somos aviones en fuga
pero donde ?

Walkman Lezamiano

Estoy saliendo
escurriendo lo que
después de la muerte de Dios
me ha sobrado
los rostros levadizos
los cementerios de ojos
miles de calles como confetti

cassette de celofán
es el recuerdo que no cede
saliendo, oliendo, escuchando
ca-mi-nan-do una noche
que desconoce la dimensión de su esqueleto
caminando esta ciudad gerundio
que desconoce a sus militantes
es difícil ablandarse los pies
contra el acelerador de un
auto
y desafiar al peatón y a la marchanta
con su vestido de lija
papel transparente
sonriente
cuidarse de las fosas nasales que hay regadas en la
acera
succionantes
huacales de estiércol en las mejores mentes de la ciudad
barras perforadoras de estómagos
niños que construyen máquinas de tortura
torres de control sonoro
hormigueros kilométricos que derrumban las casas de Naco
en el más breve silencio
es difícil ser un delfín
en este tiempo
que a los elegidos les machaca
la cabeza
este tiempo que se mira en el espejo
y se señala con la mano podrida
sosteniendo un walkman
aquí el peatón se burla de la marchanta
y el cassette y la cadencia
y la conciencia de los asiduos
tiene una batería de pilas
que suena
tac taz.

Testimonio

Yo soy
la única que ha visto
el embrión de apocalipsis
que en la cabeza dal puente
como un graffitti

que representa me ha ungido
y desbaratado
clavado la espada fosforescente
bautizado con acero inoperante
soy tu mami aeromoza miss de
la pasión de un cristo rey
la noción dal ocio más profundo
la cigüeña flaca mascachicles
la estrategia de pies planos
la que yo soy y seré for ever and ever
la mortalmente infectada de concursos
televisados, carnavales dal tercer mundo
buscando la verdad
en los vertederos de la nobleza capitaleña
en las patitas adineradacs de las cucarachas de
los salones de belleza

encontrándome la noche
solemnemente deshecha
los nudillos rotos de tocar las puertas
y los bordes de las gruas
que levantan falos de la ciudad hasta el cielo

la profecía anunció que yo
vendría a combatir la carcoma
de gordos semanales y lápidas como soles
que derrumban las cabezas de
la gente
como frutas
golpedas por un martillo

los perros de la calle
esos que son mi dominio
sucios como las marquesinas de Naco
sabían de mi venida
desde hace siglos

yo soy la madre
vagabundos en el enconsciente trujillista mis retoños
soy la que empuja el dedo hasta la llaga
soy la llaga abierta desde los setentas en la cara
pálida de Ciudad Trujillo
soy la bestia de peluche
soy el ule y y el gusano que busca
soy el solitario flamboyán que acoge
a los necesitados
bugarrones que dan el culo

por un refresco merengue

esa es la verdad
soy la vela que te abre el camino
le perra villana levantada en cuatro patas de cemento
la mujer que no seré
soy una cosa muy mía
es que nadie entiende esta soledad?
Vengan
entiérrenme completa en la carretera
donde mil hongos blanquecinos cobijarán mis nalgas
manimuestras por la magia
esta magia madre de los niños que como yo
pululan la noche dominicana enrarecidos por la droga
que coco secreta cuando hay luna llena
vengan
coman de mi cuerpo
antes de que pase el tiempo su gillete que es una
tumba
y me calculen pendejos los que vendrán después de mi
mirando con los ojitos una foto desteñida
de mi presente gloria en pampers

Vengan
traigan perfume
fiebres esquimales tengo alojadas en la carne
de mi espejo
La ciudad se montará en mi lomo
Y seremos una
sola cosa mía

Golden bárbara bendita
Golden dulce baby bitch
Golden carro de la suerte Knorr
Golden destino del inoperante
Golden y bendito don Manuel del Cabral, loco caminando
desnudo persiguiendo un verso
Illoremos como lloraría yo en este caso
y luego una oración
y luego una visión
san michael jordan volando por los aires del Ensanche
Ozama

Ven a verme juye ven
las pasolas saboteando todos los dados de la suerte
la velocidad de la malicia
de un habitante de la ciénaga

soy la estrella de los perros desveladô
el cibao engrandecido como un almacén de piedras para
comer
el sur un solo acento perruno
el este un desierto de gente muerta y cocida en una
olla en forma de diamante
todo bajo el aullido
del hombre perro
el mutante que tiene en los bolsillos
escondidas
a las pulgas del mal
la muerte colmilluda
roedora de huesos
la muerte rabiosa that we will allways will be
el hombre perro calcula su propio peso mirando el
obelisco
los elevados de cartón sobre su lomo
adelantando el apocalipsis del patio
que también es de mi invención
porque todo lo que hay sobre esta metrópolis es mío
yo le he nombrado todo
lo he sido todo
marioneta de radiotelevisión dominicana
dominicana ausente en un concierto de vickiana
perdedora de concursos de belleza
idiota número ocho
pretendida del domingo balguerista
puta, vieja
perra
pobre golden
baba
yo
vengan a mi los poderes
de un changó que es ahora un pokemón
a mi sin nombres
sin cumpleaños
sin pollos genéticamente manipulados
sin estufa en que prepararme un café
sin nombre
sin golden
yo
la que espera a sus hermanos bajo una colcha tricolor
que no es la patria
es otra cosa alcoholizada
por los desechos y el discovery channel
yo
la ferviente admiradora de Toño

la estrella de los perros que revolotean como
canibales mariposas de chatarra
la que retoza con los maticueros, singafiao,
hijosumadre
que no son yo
la que ve como descuartizada la ciudad sigue
necesitando
sus antiguos nombres

es que nadie viene aún?
por que ya nadie levanta el teléfono?
el secretel es la marca de la bestia

Vengan por favor
libérenme de esta isla cara cortada
y que no se acuerda de sus abortos

vuelvo a ser yo otra vez
la infancia de un chiripero cibernético
la menuda mugre del catolicismo light

apostando a mi suerte
en el corazôn del cielo caribeño
el huracán final
que entrará sin misericordia por todas las puertas

Al huracán
que es una arana metálica
con ocho aspas doradas
me lo pongo en la mano
y mi mano es la isla
y como siempre
es tan bonita.

Rita Indiana Hernandez

p o è t e d e s e r v i c e

m o m e n t c r i t i q u e

Le siècle avait soixante ans

C'est curieux... le siècle et moi. Je viens de fêter mes soixante années et le siècle a fêté les « fabuleuses » siennes il y a longtemps. Eh bien, il ne s'agit pas ici de mon âge, mais de celui du siècle : les années soixante... alors que - fils d'une famille aisée - je jouais au petit rockefeller rouge. Ces « fabuleuses » que nous avons vécues Joseph et moi, anciens camarades du Parti Communiste Argentin et bons amis. Maintenant... que pouvons-nous faire d'autre, sinon nous plonger dans les souvenirs ? Pour moi, les années soixante furent un *non* à la société et aux parents. En un mot, années de batailles démesurées, utopiques, de narcissisme : nous avions le privilège d'appartenir à cette génération appelée à ouvrir les yeux à l'humanité. Mais les possibilités de rébellion étaient multiples et se disputaient entre elles, le choix n'était pas facile.

Tu t'en souviens, Joseph ? Il y avait les hippies et leurs communautés... je dois confesser que nous les admirions, avec l'envie secrète d'être comme eux... *hippies* était un mot tabou, aux relents de culpabilité bourgeoise. Eux, ils n'avaient rien à proposer, sauf la fleur au fusil, la

tunique et les papillons dont ma barbe blanche s'emplira un jour. Et les yeux pour pleurer au milieu de la rue. Mais aujourd'hui, je me demande : qui donc a quelque chose à proposer ? Nous affirmions - que dis-je - nous jurions : l'URSS est la condition *sine qua non* de l'émancipation de l'humanité. Eh bien, je continue à être fidèle à cette idée : adieu l'URSS, adieu l'humanité.

Joseph ! Arrête donc de faire les cent pas comme un lion en cage ; assieds-toi, et laisse-toi emporter par le flot des souvenirs. Eh bien... *Peace and love* ou révolution ? Les trois ensemble ? En attendant la réponse, love: *des draps, tant mieux, sans draps, tant pis*. Tu t'en souviens...? Les étudiants s'emparaient de la Sorbonne, les ouvriers des usines, les guérilleros luttaient et mouraient aux côtés du Che Guevara. Bref, c'était *l'imagination au pouvoir*. Au Moyen-Orient ? L'Égypte socialiste ! En Afrique du Nord ? L'Algérie socialiste ! En Asie ? La Chine communiste ! En Amérique latine ? Cuba communiste ! Donc, imagination au pouvoir = nouvelle société, bref : 1789 = 1968, l'ancien régime écrasé une fois pour toutes et dans le monde entier. Cependant, 1968... les tanks russes en Tchécoslovaquie, mais non, la lutte continue, t'as pas vu les étudiants au Mexique ? Ils se sont révoltés aux cris de *à bas les vieillards !* Ecoute, Sartre, Mendès-France, quand même... Oh, là, là, tu me fais rire, pour ne pas dire *chier*, mon pote. Nous mêmes, on peut pas dire que nous soyons des jeunes... Voilà, c'est pour cela qu'il n'y a plus de révolutionnaires, dis donc !

Top secret, des missiles nucléaires à Cuba. Le Président Kennedy, son frère Robert, Luther King, Lumumba, Ben Barka, Malcom X... assassinés. Et toi,

CIA, tu en as entendu parler ? Moi... ? Pas du tout, voyons ! Et le feu purifiera la haine raciale, nous sommes les *black panthers* ; faux, nous sommes les pacifistes, les héritiers de Gandhi. *Interdit d'interdire*, permis de permettre, camarade, ils ont tous deux raison, ça dépend des conditions données en un lieu donné... Et voici que se dresse le mur de Berlin ; le printemps de Prague, fini ; l'idylle Chine-URSS, terminée. Alors, vive le léninisme ?

Joseph, mon cher ami, que de choses se passaient alors sous nos yeux ! Un monde dit socialiste en train de se craqueler, le cauchemar du Viêt-nam avait déjà commencé, le drapeau américain ondoyait sur la Lune, empoigné par le bras-fort d'Armstrong et ici, sur la terre... Oublie, laisse tomber la politique et viens plutôt au ciné-club. Qu'est-ce qu'on y passe ? Quelle liste, dis donc ! Fellini, Bergman, Visconti, Kurosawa, Bertolucci, Polanski, Resnais, Godard, Kubrick, Pasolini... Moi, je veux Brigitte Bardot, ou un *western spaghetti*, ou bien le festival Chaplin. Et qu'as-tu lu ? *Cent ans de solitude* ? D'un certain Gabriel García Lorca ou Federico García Márquez, je ne me rappelle plus...

Courons. Des barricades du *Cordobazo*, là-bas en Argentine, au *happening*. Courons, on vient d'ouvrir l'*expo pop art*. Je suis trotskiste, je suis anar, je te dis que c'est *expo op art*, et non *pop*. Je suis marxiste, groupuscule 1 bis, je suis léniniste, groupuscule « Deux plus deux font cinq », courons vers la marijuana, vite, après avoir fait la *révolution dans la révolution*, soyons décontracté et psychédéliques, hâtons-nous, tant qu'il n'y a pas de sida et que le marxisme est tout-puissant. Oh, désolé, le divan du psychanalyste ne pourra rien pour toi, ni le petit livre rouge de Mao, ni les chansons de Brassens.

Comme ils disent, *Plus ça change...* Et pourquoi ? Parce que *j'ai beau essayer, et essayer, et essayer, je ne peux pas, non, je ne peux pas trouver la satisfaction*, mon cher Joseph, les fleurs se fanent sans que personne ne les écrase, et les murs s'écroulent sans que personne ne les renverse. *Memento mori*. Oh ! Je ne veux pas y penser. Dans la rue, il s'en passe des choses, *ça se voit, ça s'entend, le peuple est présent !* Mais Marilyn nous a abandonnés, et de quelle façon ! Je vais me laisser pousser les cheveux, papa ! Parce que c'est la guerre : des six jours, du football, du Viêt-nam... *cinéma vérité* à l'angle de la rue, *nouvelle vague* cent mètres plus loin. Papa, maman, je n'aime pas ce que vous avez fait pendant ces deux mille dernières années, vous ne connaissez même pas les Beatles.

Cher Monsieur, permettez-moi de vous proposer une offre exceptionnelle pour vous et votre famille, vous m'en serez reconnaissant : votre abri anti-atomique, à payer en mensualités. Ne me dites pas : le monde bipolaire fini, le danger passé. On ne sait jamais. En plus, ces soldes qui nous sont restés de la guerre froide, c'est une affaire d'or ! Vous allez voir : plusieurs mètres sous terre, du ciment et du plomb, des aliments, l'eau chède. Comment chède ? Et bien oui, chède, c'est plus chaud que chaude. Allez, venez. Vous ne manquerez de rien et vous aurez vos noms écrits sur une des portes d'entrée : Joseph, Marie et Jésus. Quand la première bombe tombera, vous n'aurez qu'à courir en esquivant le premier bain radioactif, et ensuite vous chercherez vos noms, vous allez montrer votre contrat qui vous sera dûment tamponné et vous serez bien chez vous. Et combien de temps ? Oh, juste les deux siècles prochains, le temps que disparaisse la radioactivité.

Joseph, que de choses... Révolution et rock and roll, drogue et bonheur. Mais non, c'est l'arme de la bourgeoisie pour corrompre la jeunesse ! Nouvelle morale au cinéma, le nu au théâtre, *Hair* ; la télévision s'empare des esprits : *un*, pour entraîner la jeunesse américaine vers la mort au Viêt-nam ; *deux*, pour la faire reculer, en montrant toute l'horreur de cette guerre ; la leçon est claire, dorénavant il n'aura point de *deux*, lança le *five star general*, fabuleuses années soixante ! Les couples s'embrassent dans la rue, montée en flèche des divorces, ma fille a quitté la maison. La chanson de protestation se répand un peu partout. Les militaires se proclament présidents dans le Tiers-Monde, les intellectuels signent des manifestes. 1960, le rideau se lève sur le premier concert des Beatles, 1969, le rideau tombe avec le festival monstre de Woodstock ; non, il ne tombe pas, les années soixante se prolongent, mais prends garde ! Vétéran du cinéma et de la droite, Ronald Reagan est élu gouverneur, ce qui lui ouvre une carrière prometteuse vers la Présidence.

L'obscénité, ce n'est pas le sexe, mais la guerre. Alors, qui donnera la réplique à Reagan ? *Monsieur le Président, je vous ai écrit une lettre que vous lirez peut-être si vous avez le temps...* Qui donc lui bloquera la route de la Maison Blanche ? Le Sergent Poivre ? Tom Wolfe, le gourou du *New Journalism* ? Bob Dylan, adoptant la guitare électrique, *Baby, laisse-moi te suivre dans ta chute* ? Les Rolling Stones, ces mauvais garçons du rock ? Monsieur Spock, avec son geste dur et ses oreilles pointues, embarqué dans son vaisseau spatial ? Malcolm X, *bénis sois-tu Seigneur, mais passe-moi les munitions* ? *Gays* du monde, unissez-vous ? Au sein des années soixante sont à l'oeuvre les forces anti-

soixante. Qui donc les arrêtera ? Eh bien, je vais te le dire : les armes de la connaissance ! Partis un jour à leur recherche (Jésus, t'en souviens-tu ?), nous avons atterri dans le Paris de nos rêves. Foucault, Althusser, Braudel, Romano, Lévi-Strauss, Lacan, Barthes, Piaget, Touraine, Vilar... nous voulions tout. Aventurons-nous de par le monde, prenons la mer. Et la mer est en nylon transparent, en plastic dur, de couleur bleue, dessin art déco... ou art nouveau ?

Joseph, assieds-toi donc, une fois pour toutes. Est-il possible que les souvenirs te rendent aussi nerveux... ? Oui, oui, je comprends, la différence entre le monde de l'époque et celui d'aujourd'hui ; eh bien, réponds : Comment le monde est-il divisé ? D'une part et depuis toujours, en deux : les gagnants et les perdants. D'autre part et dans les années soixante, aussi divisé en deux : les révoltés et les conformistes. Et moi, qui fus communiste, aujourd'hui, si je le peux, je me transforme en *yuppie*. Oh, une grande découverte a été faite : le révolté est un perdant.

Mon cher Joseph, les temps ont bien changé ; nous voulions savoir ce que c'était que d'être jeune : s'enfuir sur les routes, comme dans *Easy rider* ? Monte sur la moto et prenons le large, LSD, accélère à fond, enterrons *l'american way of life* ; terminer tôt et violemment : je ne veux pas arriver à l'âge adulte, ni mourir dans mon lit, ni en déboulant les escaliers. Oh ! n'exagère pas ! Les paumés des années soixante furent une infime minorité. Et alors... c'est quoi être jeune ? La même chose que pendant les années cinquante : être un *teenager* ! Un adolescent qui ne veut pas rompre avec la société et ne veut pas non plus se suicider, en échange de : ne touche pas à mes rêves ni à ma chambre, que tout se

termine par un beau mariage, mais auparavant je suis libre de coucher avec mon *boyfriend*. Laisse-moi tout cela, et je ne m'en irai pas rejoindre les paumés.

Mon vieux, que se passera-t-il si je me laisse séduire par la drogue ? s'exclame tout à coup Joseph. Dans les années soixante, tu étais un révolté, en ce nouveau siècle, tu es un conformiste, peu importe que tu t'appelles gagnant ou perdant.

Monsieur James Bond, regardez ! Gagarine est le premier homme à se promener dans l'espace, tandis qu'en pleine assemblée des Nations Unies Nikita Kroutchev, chef de l'URSS, frappe sur sa table de travail d'un grand coup de chaussure. Vive la contre-culture et la presse *underground* ! Connais-tu ce nouveau cinéaste ? Il s'appelle Woody Allen. Je t'en supplie, pas de gaffe ! Ne dis pas mon *épouse*, dis ma *compagne*, pas la *bonne*, mais l'*employée de maison*. Et surtout pas de *pays arriérés*, ni *sous-développés*, mais *en voie de développement*. Coups d'état au Brésil et en Argentine, Miss Guatemala fait partie de la guérilla. Eichmann, inutile de te cacher, tu ne perds rien pour attendre. Que me chantez-vous là ? Encore cette vieille histoire des camps d'extermination nazis ? Mais si, je n'ai tué personne, je ne faisais que les compter ! Et toi, qui es-tu ? Un écrivain soviétique dissident, je vous en prie, le prix Nobel ! Et je suis Cassus Clay, le roi du coup de poing, je n'irai pas me battre au Viêt-nam. Et je suis Batman, pourquoi ne remplacez-vous pas Robin par une nana, histoire de couper court aux racontars... Et je suis le docteur Barnard, je viens d'opérer un patient, pour la première fois, une greffe du cœur ! Et je suis Jean XXIII, le pape de gauche. Et puis, le rock and roll, Jim Morrison pour le gosse recherché, le roi Elvis pour la génération popote, Jimi

Hendrix pour les plus exaltés.

De tout cela, qu'avons-nous vu, Joseph et moi ? Oh ! Nous professons l'optimisme utopique. Alors... la Chine se disputait avec l'URSS, mal propre à la croissance du camp socialiste. Les tanks russes faisaient leur tour à Prague, la contre-révolution écrasée. Les Américains arrivaient sur la Lune, victoire de l'homme et de la science. Le mouvement étudiant de 68 et la guérilla s'étaient dégonflés, preuve des erreurs commises par l'extrême-gauche. L'URSS forcée de retirer ses missiles nucléaires de Cuba, triomphe de la cause pacifiste... Bilan entièrement positif, *tout confirme la justesse de notre ligne politique, camarade*.

Un beau jour, tout s'effondre. Oh ! Mais alors... la mort existe ! Elle existe même pour les civilisations, et tout particulièrement pour les expériences socialistes du siècle. C'est ainsi que nous nous retrouvâmes sur le pavé, n'ayant plus rien à dire aux jeunes. Et je me demande : quelle sera donc la prochaine lecture de *full of sound and fury* ? Une nouvelle foi, pleine de son et de furie, ou des paroles creuses, sans aucun sens ?

Marcos Winocur

Traduction de l'espagnol par Jean Hennequin

m o m e n t
c r i t i q u e

Arbres

Le squelette du châtaignier

Carrure de bûcheron
Falaise morte
Corne polie qui griffe au ciel
Lauze lavée d'or
Sémaphore des sangliers
Le squelette du châtaignier
Se tord et s'entorse
Pour frapper

La baguette du noisetier

Brosse haute
Mais jamais arbre
Cheveux de coquin garde-à-vous
Dressés un peu fiers brins de bois
Comme un taillis de mikado
Médaille d'ailes alternées
Pour éventer les écureuils

Parfois javelot parfois flèche
Jamais temple
Ni éléphant

Jamais arbre vraiment
Mais de si longs bras minces
Qui fouettent et cinglent le cul des vaches
Pêchent de petits rêves
Et font la route

Le blanc du bouleau

Au noir de laine de la taïga
Une chaux vive
L'atlante au corps serré de lait étincelle
C'est une colonne bleue
Le sang du froid qui se fige

Lettre de craie
Grand tibia bouilli décapé
De-ci de-là léger léger
Violette
Du lambeau
De la pelure
Une pelade fine de parchemin
Il est tout livre
Arbre à écrire du bout des temps

Aux gelées mauves de la toundra
Colombe
Clouée en terre des commencements
Le petit garçon qui l'arrose
Voit ses ailes d'ange

Le tourment de l'arbre à kakis

En retard toujours en retard
Tout nu dans la cour tremblant maigre
[et noir]

Il saute sur sa longue jambe
D'os et de mousses
Il court l'arbre à kakis
Après le printemps

Jamais ne rattrape
La douceur
Tout seul à regarder pousser sa barbe

Mais quand les vieux se courbent
Quand tout coule et suinte et ricane
Il rutile
Et chacun de conclure
« *Exhibitionniste* »

L'inventaire du peuplier

Grand phare de plumes
Gratte-ciel
Le fond d'eau de ton miel
Gorge la brise sèche
Et tu clignotes
Comme un mobile sussurant
Des frôlements et glissements
Des pétales
Des scintillements de soupirs

Tu ondules long cou
Tous tes fanions frissonnent
- Il faut bien finir -
Puis lâchent ton bois
Dans un jaune cendré d'orage
Qui sent la reine-des-prés

L'amabilité du sorbier

Taches de son
Une dentelle
C'est du bonheur du jour point mousse
Quelque chose de jamais grave
Un arbre d'image
L'œuvre des fées

Il est joli, il rit aux anges
Et dans la haie on l'applaudit
Le moussaillon aux jeunes crocs
Pêcheur de corail
Tentation de l'aquarelliste

Je lui dois un peu d'eau sucrée

Peut-être un bonjour un peu plus rond
Un regard de petit chemin
Davantage

Le sort le gâte
Il porte du fruit
Des chapelles d'oranges naines
De la perle de premier bal

Les oiseaux l'aiment

L'ambiguïté du marronnier

Il aime la ville
Ses vaisseaux fendent le bitume
Comme une pieuvre

Tu le connais
Tu l'as vu
C'est un donjon
Un titan de préau
Qui fourbit ses fléaux
Avant de céder au vide
Mais

Il porte des bonnets dentelle au ventre rose
Quand ça lui chante
Il devient alors très joli
Comme une fille un peu godiche

Il risque peu
Car on le plante
La nuit il arpente les esplanades

Sophie Bykovsky

e n s e m b l e

Domaines de l'apprenti

Le moulin au bord du chemin

G.Michel

Le moulin sur la colline
Et le pâturage jaune
Versé au bord du chemin.
Dans l'abandon de l'été
Il tourne son midi de laboureur
Et son toit qui penche jette
Une plainte de grains au vent.
Les gens qui passent dans les herbes
Et les barrières couleur ocre
Et par moments le vent qui remporte
Au loin les chapeaux déchirés de juillet.
Nulle rumeur de blé dans les champs
Et de l'été le moulin au bord du chemin
Est le plus triste pèlerin.

Aux environs de Granville

T. Rousseau

Pourquoi si rare la lumière aux environs de Granville,
Et ces jeunesses tristes sur le bord du chemin, Rousseau ?
Les arbres dorés de l'automne s'appuient au toit d'une bâtisse grise
Et c'est la mer petite comme la main d'un enfant seul dans la nuit.
Un cheval blanc tire une ancienne charrette à bois
Et le paysan qui conduit s'enveloppe d'une mante rouge.
Aux environs de Granville sombre est le pays
Et le temps est clair comme l'oeuvre des paysans
Et sous les arbres qui murent le ruisseau
On dirait que les filles des fermes se baignent en riant.

Un marché en Normandie

C'est un jour de toiles blanches
Et de femmes à toques blanches.
Les nuées sont grisâtres sur les toits
Comme des grappes dans les mains des vendeuses.
Dans les villages pas de château
Pas de seigneurs pour acheter des oies dans les carrioles.
Les petites vieilles n'ont pas peur des hérauts des ruelles
Et la gamine à sa fenêtre peut contempler le jour et la murette à l'ombre
Et le petit au coin savoure ses pommes
Entre cantines de cidre et tonneaux de vin,
Parce que viendra peut-être dimanche au marché de novembre
Il faut préparer le pain et la cheminée
Pour la venue de l'hiver
Qui lèche déjà les seuils.

Paysage d'automne

Jules Dupré

En automne, dans le ciel l'ascension des arbres, orange.
Dans l'allée les vaches rouges déambulent
Comme des dames un jour d'emplètes.
Au lointain, des paysannes cueillent des fleurs
Ou seulement respirent-elles
L'air suave après la pluie.
Le temps commence sa chute des branches
Et les sabots des vaches – charbons de bois –
Allument la vieille éternité.
Comme la feuille tremble le monde
Dans les yeux de Jules Dupré.

avril 1980

Santiago Molina

trad. S. M., P. L.

S é q u e n c e s

p o è t e d u m o n d e

Trois musiques de Paul Célan

à plusieurs mains...

Paul Celan vécut à Paris pendant plus de vingt ans dans la deuxième moitié du vingtième siècle. D'autres pages de notre revue feront la part belle à ce grand poète roumain en langue allemande.

Participer à la traduction d'un poème ne procure pas seulement une émotion d'explorateur et finalement, peut-être une joie d'inventeur : si la singularité de la poésie se perd au passage dans l'autre langue, et campe donc de l'autre côté de la frontière, toute sensuelle, alors, en attendant de savoir parler, lire et écrire, bref pratiquer la langue du poète, osons une écoute à travers la frontière ... non pas rendre une glose, une prose, mais insistons sur les rythmes, les nuances, l'herméneutique, c.a.d. l'art de recoller les morceaux d'un univers sensible...

Discours de Brême extrait

« Le poème, en tant qu'il est une forme d'apparition du langage, et par là d'essence dialogique, le poème peut être

une bouteille jetée à la mer, abandonnée à l'espoir - souvent fragile, certes - qu'elle pourra un jour être recueillie sur quelque plage, sur la plage du cœur peut-être. Les poèmes, en ce sens là également, sont en chemin : ils font route vers quelque chose.

Vers quoi ? Vers quelque lieu ouvert, à investir, vers un toi invocable, vers une réalité à invoquer.

C'est de telles réalités qu'il en va, selon moi, pour le poème.

Et je crois que de tels cheminements de pensée ne marquent pas seulement mes propres efforts, mais aussi ceux d'autres poètes d'une génération plus jeune. Ce sont les efforts de celui qui, survolé d'étoiles, qui sont oeuvre humaine, qui, exposé en ce sens jamais pressenti encore et par là effroyablement à découvert, va de tout son être au langage, blessé de réalité et en quête de réalité. »

Paul Celan - 1958
Traduit de l'allemand par John E. Jackson,
Editions Unes

Trois poèmes

*Soviell gestirne, die
man uns hinhält. Ich war,
als ich dich ansah - wann ? -,
draußen bei
den andern Welten.*

*O diese Wege, galaktisch,
o diese Stunde, die uns
die Nächte herüberwog in
die Last unsrer Namen. Es ist,
ich weiß es, nicht wahr,
daß wir lebten, es ging
blind nur ein Atem zwischen*

*Dort und Nicht-da und Zuweilen,
kometenhaft schwirrte ein Aug
auf Erloschenes zu, in den Schluchten,
da, wo's verglühte, stand
zitzenprächtigt die Zeit,
an der schon empor- und hinab-
und hinwegwuchs, was
ist oder war oder sein wird -,
ich weiß,
ich weiß und du weißt, wir wußten,
wir wußten nicht, wir
waren ja da und nicht dort,
und zuweilen, wenn
nur das Nichts zwischen uns stand, fanden
wir ganz zueinander.*

Tant d'astres, que
l'on nous tend.
J'étais dehors
dans d'autres mondes
lorsque je te regardais - quand ?

Ô ce chemin, galactique,
ô cette heure, qui
faisait venir à nous les nuits dans
le poids de nos noms. Il n'est
pas vrai que nous vivions,
je le sais, il ne passait
qu'un souffle aveugle entre
par là-bas et pas là, et par moments,
un œil bourdonnait tel une comète
vers la chose éteinte, dans les gouffres,
là où ça se consume, se tenait
aux tétins prestigieux le temps,
auprès duquel déjà croissait vers
le haut - vers le bas - vers le lointain,
[ce qui

est ou était ou sera,
- je sais,
je sais et tu sais, nous savions,
nous ne savions pas, étant
là et n'étant pas là, et par moments, quand
seul le néant debout entre nous,
nous nous trouvions
tout à fait l'un l'autre.

Zu beiden händen, da
wo die Sterne mir wuchsen, fern
allen Himmeln, nah _
allen Himmeln :
Wie
wacht es sich da ! Wie
tut sich die Welt uns auf, mitten
durch uns !

Du bist,
wo dein Aug ist, du bist
oben, bist
unten, ich
finde hinaus.

O diese wandernde leere
gastliche Mitte. Getrennt,
fall ich dir zu, fällst
du mir zu, einander
entfallen, sehn wir
hindurch :

Das
Selbe
hat uns
verloren, das
Selbe
hat uns
vergessen, das
Selbe
hat uns - -

Entre les mains, là
où me poussaient des étoiles, loin
de tous les cieux, près
de tous les cieux :
Comme
on veille, là ! Comme
le monde s'ouvre à nous, au milieu
à travers nous !

Tu es où est ton œil, tu es
en haut, es

en bas, je
me trouve dehors.

Ô l'itinérant le vide
l'hospitalier milieu. Séparés,
je tombe vers toi, tu tombes
vers moi, en perte
l'un de l'autre, voyons-nous
au travers :

Le
même
nous a
perdus, le
même nous
a oubliés, le
même
nous a - -

Psalm

*Niemand knetet uns wieder aus Erde
[und Lehm,
niemand bespricht unsern Staub.
Niemand.*

*Gelobt seist du, Niemand.
Dir zulieb wollen
wir blühen.
Dir
entgegen.*

*Ein Nichts
waren wir, sind wir, werden
wir bleiben, blühend :
die Nichts-, die
Niemandrose.*

*Mit
dem Griffel seelenhell,
dem Staubfaden himmelswüst,
der Krone rot
vom Purpurwort, das wir sangen
über, o über
dem Dorn.*

Psalme

Personne pour nous remodeler de terre
[et de limon,
personne pour enchanter notre poussière.
Personne.

Loué sois-tu, personne.
Pour l'amour de toi
voulons-nous fleurir.
Vers
toi.

Un rien
étions-nous, sommes-nous, resterons
-nous, en fleur :
rose de rien, de
personne.

Avec
le clair de l'âme du style,
le ciel désert du filet d'étamine,
la corolle rouge
du mot Pourpre, que nous chantions
dessus – ô dessus
l'épine.

Traduit de l'allemand par Johannes Finckh et
Pierre Lamarque, avec la collaboration de
Santiago Molina, Constantin Pricop et Huguette
Jehan.

Ces trois poèmes sont les premiers du
recueil « La rose de personne », « Die
Niemandrose », composé par Celan
entre 1959 et 1963, publié à Franckfort,
dédié à Ossip Mandelstam.

Pierre Lamarque

p o è t e d u
m o n d e

Veronica Corcodel .	41
Isabelle Servant .	44
Sophie Bykowski .	46
Pierre Lamarque .	47
Catherine Raucy .	50
Stéphane Méliade .	51
Hervé Chesnais .	52
Ludovic Bablon .	55

lapageblanchemars/avril(2003)numéro(25)

e-Poésies

Veronica Corcodel

Les photos

Vous vous moquez de moi
le mal n'existe pas n'existe pas
j'en suis sûre
les frites que j'ai mangées hier
n'étaient pas brûlées, non, non...
Les rues de Philadelphia où je n'ai jamais été
sont des boulevards
j'ai vu les photos dans mon rêve à quatre heures du matin

(j'ai oublié ma montre sur les photos
je vais me coucher après avoir écrit la poésie)

et puis le vingt et un mars il n'a pas neigé
non non non
je n'ai jamais vu des yeux rouges (pas même dans les photos)
et les vaches volent et le blanc n'est pas noir et les rideaux n'existent pas
et les arbres sont verts puisque le vingt et un mars il n'a pas neigé
il n'a pas neigé il n'a pas neigé il n'a pas neigé
Est-ce qu'il a neigé ?

Monsieur, dans quelle langue me parlez-vous ?
C'est quoi ça, « la guerre » ?

Je m'en vais
je dois me coucher
pour chercher ma montre sur les photos que je n'ai jamais vues

Veronica Corcodel

Chanson

Ouvre ta gueule bouge toi fais quelque chose
La bouche s'ouvre lentement comme une chanson
C'est Tatu qui chante
moi je suis je ne suis pas
la bouche s'étend (Jim Carrey ?)
moi j'ai des maux terribles
la bouche s'allonge, un trou qui empeste
il faut descendre dans la mine
(c'est Zola qui m'a dit ça)
moi je propose de nager sous les chaises vides d'Ionesco
moi je suis je ne suis pas
je dis je ne dis pas je hurle puisque j'ai des maux terribles
Il faut nager, ça c'est sûr.
Où est ma tête, est-t-elle déjà tombée,
eh petit garçon donne-moi ta balle c'est ma tête
où sont les chaises je ne sais plus
quelles chaises ?
la bouche s'allonge les yeux sortent, deux grands oignons
je cours vers l'Alliance Française je suis en retard comme d'habitude
Monsieur, donne-moi des mots je suis pauvre
je vous mendie, Monsieur, je n'ai pas mangé voilà six jours

je cours vers... où ?
je ne sais plus, mais je suis en retard ça c'est sûr
donc il faut courir il faut courir il faut courir
j'en peux plus
la caméra tourne tourne
Lola ne sait plus quoi faire
Quoi faire ?

Elle tombe lourdement en faisant un grand trou dans la terre
elle sort de l'autre côté de la Terre dans l'Océan Pacifique

Que je vous sers mademoiselle ? dit le requin.
Papillon noir, jaquette, il est joli ce requin.
Non, merci, pas d'argents pas d'argents
je viens de la République de Moldavie, pauvre pauvre pays...
vous me comprenez ?!
il est con ce mec qui est garçon, ce garçon qui est requin
« Moi, je viens du Sous-Sol, pauvre pauvre pays...
j'ai pas mangé de six jours (lui aussi ?!)
je vais vous manger, mademoiselle, vous avez une très belle tête,
je vais la donner à mon enfant.
Sa vieille balle a été volée, qu'il est malheureux ! »

Il fait sombre dans ton ventre
je veux me coucher et rêver mais il me manque la tête
pourrais-je rêver avec les doigts ? ou les pieds ?

Il faut courir il faut courir il faut courir
sous les chaises vides de l'Alliance Française

Veronica Corcodel

Isabelle Servant

j'ai froid il reste si peu de chemins détrempés par
les roues de la pluie que le corps très haut de mon
chien pénètre et des épaules un peu de cet esprit
peuplé de lampes à qui offrir dans un matin les roues
de cette pluie comme question
si peu de questions en fait

et comme une jambe se glisse sous la peur
je prends mon sac de mer

ou encore c'est vous
ma longue plainte mon lissement de soie où j'oublie
de vous dire
jamais apaisée
il y a une table dont le marbre est chaud
qui me rappelle

quand vous me soignez quand l'étale
et le cœur
j'ouvre toutes mes branches avec mes cordes
et puis il faut tes sons pour me couler dehors
entendre

pas un chien

pas une pluie

tant de moments que je suis durement pliée dans l'aube
froide
avec mon sac de mer sur les épaules

Isabelle Servant

Je suis posée contre l'ébène
Ils sont une foule posée contre l'ébène
Avec la peau trempée de leurs joues
Ils sont remplis d'effroi pour la chair
D'entre les cuisses qui tient les résonances
Qui est une pauvre sculpture de ferveur
Ils n'ont que le silence en échange
Parce que je ne les entendrai jamais plus
Parce que la voix est comme l'idée d'une école
Posée sur la mer
Comme une table ronde
Comme des mains
Elle est passée bien au dessus de mes forces
Là où il est étonnamment simple
Et que mon amour surtout est une chose simple
Puisque je n'y arrive qu'en larmes

Isabelle Servant

Sophie Bykowski

En l'air

A Bernard Noël

C'est sa couronne, elle l'accompagne
Dedans, nichent des souffles affamés
Sources juste jaillies qui lui retournent en tête
Un avion ronronnant de flamenco, de flûte des Andes
De la conscience en longs fils emmêlés
Et qui fait des pelotes
Comme les chouettes qui la rejoignent lors des
migrations de comètes
Il y a aussi posé au bord du Tigre
Un bol plein de fatigue
Où se trempent des os et de petites bouches enfin
vagabondes
Et puis un homme maigre
Un tout entier sauvé de la colle à pudding
Et qu'il émancipe à grands coups de langue
Ce n'est pas tout bien sûr
Sa couronne est douce
Mais nul ne la touche
Sauf à la trouver là où elle existe
Là où elle aime

Sophie Bykowski

Pierre Lamarque

po;ème à ma,ô

« Les êtres entiers sont en général des êtres brutaux et insupportables. »

Ramon Gomez de la Serna

pigeon vole
comme votre douce couronne
colombes
au-secours
colombes

j'entends vrombir en haut
en bas, à droite, à gauche
au milieu, partout
entre, slow, nous

tamtam scalparetur wigwam

presque tous les savons

sous la bosse du doigt
un sourire
j'ai faim
j'ai froid
j'ai peur

son système adhésif : une goutte plus une goutte
zigzag sur la table bohème
grignotage, maraude
coude sur la page blanche

ballet dans le cagibi

esquimaux, chocolats

je ne suis plus de ce monde
je suis loin de moi-même
et détaché de ma personne
je suis chez les choses essentielles
Brancusi sculpte

au-secours
colombes
au-secours

vidéo / action / vide
de la page
du tableau, des blouses

bonheur à la mère vivante

son museau et ses moustaches
son corps, de profil, ses pattes, sa queue
partir de rien, aller au soulèvement du voile

Socrate, bon Socrate, écoute
serre
serre

j'entends vrombir en haut
en bas, à droite, à gauche
au milieu, partout
entre, slow, nous
tamtam scalparetur wigwam
presque tous les savons

sous la bosse du doigt
un sourire
j'ai faim
j'ai froid
j'ai peur
son système adhésif : une goutte plus une goutte
zigzag sur la table bohème
grignotage, maraude
coude sur la page blanche
ballet dans le cagibi
esquimaux, chocolats
je ne suis plus de ce monde
je suis loin de moi-même
et détaché de ma personne
je suis chez les choses essentielles
Brancusi sculpte
au-secours
colombes
au-secours
vidéo / action / vide
de la page
du tableau, des blouses
bonheur à la mère vivante
son museau et ses moustaches
son corps, de profil, ses pattes, sa queue
partir de rien, aller au soulèvement du voile
Socrate, bon Socrate, écoute

16/03/III

P.

L

Catherine Raucy

Ce qui est sien

La vieille femme mange sous les oliviers. Silencieuse et paisible, elle goûte la nourriture, le jeu de la lumière intense dans les arbres. Elle a son fils auprès d'elle, il ne lui manque rien. Elle a vécu peut-être des années d'errance et de famine, ou dans une autre vie l'exil et le travail des villes, loin de cette terre calme où la voilà maintenant revenue. Et rien désormais, dans le peu qui lui reste à vivre, ne peut la séparer de ce qui est sien, et dont elle connaît le prix.

Catherine Raucy

Stéphane Méliade

Cyclone sans adresse

J'ai laissé s'enrouler la vie sur un axe émouvant
rire sans cadre et liens donnés aux dérives
j'emprunte les années qui se donnent et que j'avais déjà
moi le lieu du cyclone
j'entoure ce qui s'élève je tourne je me souviens d'après
odeur d'ombre écrin chaud écartement des rails

Le temps se ralentit
un cou respire et ploie on le sent regarder
avec beaucoup d'attention nuque posée au bord de moi
moi l'autre tout près
papillon lourd j'aime un grenier rempli d'iris
fleur en équilibre foudre inaperçue

On s'attroupe en faune en flore en cercle écarquillé
prononcer les formules qui protègent de soi
ou s'approcher aux flancs s'attendrir sur nos yeux
longtemps après
les âmes n'auront pas encore choisi
leur décor d'ouragan

Qui nous touche au passage
comme on jouerait à tirer la sonnette ?
un peu de nous qui cherche où habiter
un peu de nous qui s'égare en arrivant à hauteur d'arbre
maison vague et homme qui tournent ensemble
s'élèvent et soulèvent qui veut être soulevé
à l'adresse où vit le cyclone



Hervé Chesnais

Charlotte philosophe

Au bout d'une heure, Charlotte en est à sa troisième boîte de smarties. Les pilules bigarrées parsèment son sujet de philo : la raison a-t-elle des limites ? Avec les smarties, elle trace sur la feuille des figures géométriques. Un grand souci de symétrie : les couleurs se font face. Charlotte redouble sa Terminale, Charlotte, dit-on, vit avec un gendarme et s'ennuie à Quillebeuf. Elle ne sait pas très bien ce qu'elle fait là, ça non elle ne sait pas très bien. Elle détruit les figures en mangeant les smarties. Elle a dit, voici une heure, découvrant le sujet : « Encore la raison ? » Elle éprouve les limites de la boîte de smarties, dévore les constellations, les épuise d'un bâillement. Reste le paquet de galettes Saint Michel, déjà bien entamé. Tiendra-t-elle les quatre heures ? Sera-t-elle écœurée ? Charlotte regarde par la fenêtre, du côté d'Intermarché. Charlotte n'a pas la nausée. Peut-être elle rêve au rayon confiserie, peut-être elle pense. Les idées viendront comme la pluie tombe. Peut-être, dans la tête de Charlotte, une pluie de smarties.



Hervé Chesnais

En Normandie le 2 janvier

Il pleuvait d'une pluie de mars, ce n'était pas l'hiver, ce n'était pas l'hiver, l'an nouveau se cueillait tiède et pendant des heures ce n'était ni le jour ni la nuit, et l'on aurait pu croiser Virginia Woolf dans n'importe quel chemin. La rue débordée par ses caniveaux versait l'eau jaune, on entendait les pierres dévaler la pente, dans l'eau jaune des betteraves entraînées par le courant. On était bien content d'habiter à mi-pente, voir passer l'eau comme un ruisseau de café au lait, on avait étreigné l'appareil numérique, on avait pris des photos du ruisseau, le monde il était ocre et gris.

C'est en bravant la pluie, ciré gris, capuche jaune, pour le pain de ce jour indécis, qu'on a appris : la tirelire chez la boulangère, le charcutier pendu, malgré les bonnes affaires, la fatigue des fêtes, sûrement. Sa femme elle parlait trop, c'est sûr. La fatigue, la fatigue. On dit que c'est son fils qui l'a trouvé pendant, mais c'est peut-être des rumeurs, les gens ils sont comme ça, le malheur ne suffit jamais, comment résister, on l'aggrave de rumeurs. Il a cinq ans le fils. Les gens ils s'imaginent sa tête à hauteur des chaussures du père, des sabots blancs pour professions alimentaires.

Le lendemain, ciel de gel, comme une délivrance, et des fossés givrés où glissent les enfants.

Hervé Chesnais

Retour de la poupée

Tu reviens par-delà les années. Tu avais peur de l'orage, mais nul ne dormait mieux que toi les nuits où des forêts d'éclairs incendiaient la côte. Tu venais d'Amérique, tu avais une grosse valise où l'on avait vidé des tiroirs. Les tantes soupiraient, tant de robes, tant de dentelles pour une si petite fille. Et rien de repassé. On ne savait pas, pour ton père. On ne savait pour aucun père. C'était un autre temps, où tu dormais dans la tempête. Le matin te réveillait dans tes robes froissées, tes cils interminables. Tu minaудais un peu, parfois tu souriais pour rien, certains s'en énervèrent, à quoi ça rime de sourire pour rien, poupée, on blâmait ta mère, on la tenait pour responsable, poupée, ce murmure-là tu ne l'entendais pas, ni les commentaires sur ton français qui ne serait jamais ce qu'il aurait dû être, tu étais trop américaine, trop jolie les cils trop longs tu finirais mal, on incriminait ta mère, c'était le venin des familles, l'aveuglement du clan criminel, l'aigreur des boiteux roux, mais tu passais, lisse, innocente, sans rien comprendre de ces vacances où se renouaient les haines. Poupée, c'était ce qu'on disait, faute de fêler ce visage de porcelaine. On ne savait pas. Un accident de chasse avait coûté un orteil à ton père. C'étaient toujours les mêmes récits. Les cheveux longs de ton frère. Sa maladie. Ta mère qui n'a jamais tant titubé que dans le récit des tantes. Tout pour briser la poupée. Tu reviens par-delà les années, je te vois les cheveux mêlés, un rempart de cheveux au petit déjeuner, puis les rideaux s'écartent et ton sourire, lisse comme un masque. La poupée marche droit ; on dit que les tantes sont mortes, et le père tout comme.

Hervé Chesnais

Ludovic Bablon

Sympathisant public n°1

A ma sœur Louise Vanaen de Voringhem. Aux trois significations des syllabes phonétiques [KORE] ; à Delphine, et à sa Jung-Hwa, à Jung-Hwa et à sa Delphine, re. *You know you're right*. A Pauline, dans le méandre bisontin. A Fleur, à Nîmes qui est une Naples comme Montpellier. A Sébastien à Lille et au fœtus qui dans Sonia sera bientôt son fils ; aux Parents (la naissance de l'enfant / déchire le ventre maternel. La naissance de l'homme / déchire l'univers.). A l'avortement. A Emilie dans la même capitale, meubles à la cêruse, vagabondage, - à sa colère. A Nathalie de Bordeaux, le linge qui sèche et le chien noir, blanc, illustre. A Thierry, frais comme un gardon et qui nage. Aux métisses du Bénin et notamment à celle qui observe autrui et en paye légitimement le prix en recevant des gifles dans le métro ; au métro lillois lui-même, son pittoresque angoissant à l'avant de la rame entre Cormontaigne et Pont de Bois, - ce regretté tunnel. A François N, beat-generation-boy traînant ses deux mètres entre Nancy, le Japon et Paname ; au Viet-Nam, où sont les mines qui font sauter les gens. A l'autre Thierry, qui connaît ma cousine, et spéciale dédicace au Neuf-Trois, hey yo, à Eminem, et tant pis pour les filles, mais pas au Cinq-Deux, et tant pis pour les vaches. A Vivian qui subissait Delerm fils ; à Philippe qui lui faisait subir. A Raphaël, qui sera Cardinal ou l'est déjà en secret, et qui est italien comme Claudia. A notre sœur la mort corporelle. Sa cornette bleue tournée à la mer du Nord. - Pour les naufragés. Et parmi eux, pour autrui, sa vie, son oeuvre, ses événements.

A ma sœur Léonie Auboïs d'Ashby. Baou - l'herbe d'été bourdonnante et puante. Au travailleur du Temps Machine. A Joris, danse, dans, danse, danse. A Stoffel, s'il est en Allemagne encore et puisqu'il est dans Hjh. A Jean-Marc - à la musique. Aux évangélistes ; aux télévangélistes. A Michael et aux particules physiques. A Yvan, qui connaît Rotterdam Terror Corps, «Tear-drops / are falling from my eyes». Aux psychoses hardcore, semer la terreur en Hollande. A Julie, hystérique anale qui jouit en Inde, où vit le Fleuve Gange, vieille et vaste

machine à laver les âmes de tous les pays. *Je rends propre de tout mon cœur : il part dans cette hargneuse lessive. Je vois longtemps la mélancolique lessive d'or du couchant.* Aux Successeurs qu'il serait de bon goût d'être. A Charlotte, que je ne connais pas mais dont j'aime le prénom, aux arabes qui refusent de perdre leur culture dans un sens ou dans l'autre, et qui s'appellent parfois Chihab, étoile filante. J'aime aussi ce prénom. Au prénom «Lune». A Isabelle, qui vint un soir de la «ville des montagnes». A Kazaa. A François N encore, qui s'était inscrit deux fois, mais tout est rentré dans l'ordre, sauf son bras bien sûr, qui a quitté son épaule pour d'autres horizons. A Mr Dominique Cotte, qui nota un rapport de stage sans même en regarder la réalisation, mais qui en soutenance évoqua la chronique «sur la disquette», il faut faire des choix dans la vie. Pour la fièvre des mères et des enfants. Pour l'oppression des étudiants.

A Lulu, - démon - qui a conservé un goût pour les oratoires du temps des Amies et de son éducation incomplète. A Jim, qui est peut-être en Afrique (vous vous rappelez quand on était en Afrique ?), à Klaus quand il joua une femme pour une pièce de Cocteau en un acte en 1947, à François V, du quatorzième siècle, à François X du 14^e arrondissement. A Julien K, comme Kafka, à Marie C, comme Phoque, à Julien B, comme Ruisseau, et à sa sœur, qui n'est pas rousse, contrairement à une perfide rumeur très capillo-tractée. *Gruppekneil. Vemod. Idioterne.* A vendre les Corps sans prix, hors de toute race, de tout monde, de tout sexe, de toute descendance. A l'expatriée qui m'émeut - à l'aéroport de Berlin, le cœur vibrant, attend l'avion de Madrid ; au français de Barcelone dont je saurai un jour le nom - aux adolescentes espagnoles, chaudes dans les rues chaudes. Pour les hommes ! A madame ***.

A l'adolescent que je fus. A Patrice, à Ruth, et aux enfants de la chance, qui n'ont jamais connu les transes du shoot et du shit - juste pour la rime. A Philippe de Genève, mammifère sans os et au regard de soie. A Thibaud et à la misère en Indonésie, les trains qui déraillent sur des taudis cent mille fois pires que le mien ; au (javanais) *Livre de Centhini* dont je lis une réécriture - les vulves de bronze et le satori - illumination. A Qalaoun, piqueur de viande, et au soldat Nénars, joues rouges, un coup de *lett* - au roi El-Saleh-Ayyoub, qui sait tout d'avance. Au dessinateur belge, mais peut-on être belge sans être dessinateur - non. Marie M. avec son si joli manteau qu'elle a eu le talent et le goût de faire elle-même. A l'action ; aux démonstrations ; aux manifestations. Aux associations d'idées, aux gangs de citoyens, aux

soviets de malfaiteurs. A Victor Ward (*est-ce dans le script ou pas ? Je n'étais pas au défilé Ralph Lauren*). A Don dont l'œuvre est plus grande que le fleuve et que l'acte, bien que l'acte et le fleuve soient grands déjà. *Les musiciens de jazz émettant une légère odeur d'herbe*. A ce saint vieillard, ermitage ou mission.

Au web indé, à Mona, à rezo.net, au rock indé, aux ados criards de *The Music* (la piste 5, Float, la gratte hallucinante de la 3^è minute). A tout le non-web et à tout le non-rock. A la guerre brave de tous pour la joie de tous, nommée art. A Kid Koala et à DJ Shadow, à De-Phazz, à Vivaldi, à Domenico Scarlatti, aux inédits de Nirvana, des Doors et de Noir Désir. A la santé du feu ; et de la flamme ; à ton étoile. A René Monory et à ses vacanciers bleus, à Frank Horvat ; aux running-jokes et aux références sans cesse reprises qui nous guident dans la Voie de la haine de soi brute, brutale et purificatrice, pour faire de l'art un de ces jours. A l'Etat et à la redistribution sociale des richesses. A Sparte, allusion que je suis assez seul à pouvoir comprendre à l'heure actuelle ; aux philosophes de l'altérité, dont Emmanuel Lévinas, ici, c'est rempli de phrases que je ne continue pas. A toute cette masse considérable de figures d'Autrui qui apparaît derrière l'écran, vibrante, belle, plus riche encore que l'Occident et sa Bourse. A toi que j'eusse aimé, à toi qui le savais. Ni ardent ni faible. A l'esprit des pauvres. Et à un très haut clergé.

Départ dans l'affection et le bruit neufs. Arrivée dans autrui.

Ludovic Bablon

la page blanche

mars/avril(2003)numéro(25)

www.lapageblanche.com

contact@lapageblanche.com

Direction de la publication :

Pierre Lamarque

Direction de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

Rita Indiana Hernandez, Jean-marie Scrive
Loyer, Santiago Molina, Marcos Winocur, Jean
Hennequin, Johanes Finckh, Huguette Jehan,
Veronica Corcodel, Isabelle Servant, Sophie
Bykowski, Catherine Raucy, Stéphane Méliade,
Hervé Chesnais, Ludovic Bablon.

Abonnement :

Un an/six numéros :

- édition électronique sur demande
- édition papier : 30 € chèque ou mandat
à l'ordre de l'association La Page Blanche,
en indiquant vos coordonnées, à l'adresse
suivante

La Page Blanche

27 bis RN 113

33640 Beautiran France

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0295

©2003 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés
par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.